



Emile Benveniste's Centenary

This year, at the end of May, hundred years elapsed since Emile Benveniste, one of last century's greatest linguists, was born. Our decision to publish the following documents originates from the probably unjustified apprehension that if we do not commemorate that important anniversary it could remain uncelebrated. Anyhow we are deeply grateful to Professor Françoise Bader and Professor Gilbert Lazard for entrusting us with their remarkable essays about the extraordinary far-reaching scientific activity of Benveniste as a linguist and as an explorer of Indo-European civilization's most ancient and fundamental institutions.

As one of the XXth century's leading specialists of Iranian and Indo-Aryan linguistics, Emile Benveniste also paid a remarkable contribution to the historical study of Ossetian people's language and culture. Nowadays, the astonishing penetration and mastery he shows in his «Etudes sur la langue ossète» (1959) still inspire respect and admiration in every research worker dealing with Scythians', Sarmatians', Alans' and other Eurasiatic Iranian nomads' heritage. In connection with that we have a great pleasure to present the reader with a recension on Benveniste's book written by the famous Cracovian Professor Jerzy Kurylowicz. Furthermore we conclude our modest celebration of Benveniste's memory with a letter he wrote to Professor Vassily Abaev (they had a long personal and scientific friendship) just about the same «Etudes sur la langue ossète».

*

As it usually happens with all-round minds deeply in their thoughts, the landmarks of Benveniste's life can be summarized in a few dates. Born on the 27th of May, 1902 in Aleppo (Syria), he became a Professor at the École des Hautes Études in Paris in 1927. In 1937 he took the chair of Antoine Meillet at the Collège de France until a dreadful disease deprived him for ever of speech and mobility on the 6th of December 1969. He deceased on the 3rd of October, 1976 in Versailles.

E. Benveniste fut un homme secret. Ce que nous savons de l'histoire de sa vie se confond largement avec celle de son œuvre. Il est impossible de définir celle-ci selon des critères traditionnels, tant fut fécond cet esprit que passionna tout ce qui touche à l'homme: en fin de carrière il reçut l'hommage de deux volumes de *Mélanges*, non seulement des *Mélanges linguistiques* – ceux que lui offrit la Société de linguistique de Paris, qu'il anima pendant de nombreuses années –, mais aussi d'autres, dont le titre est évocateur (*Langue, Discours, Société*), et qui furent signés de spécialistes de la linguistique, mais aussi de l'anthropologie, de la mythologie, de la psychanalyse, de la théorie littéraire. Et il avait fait partie, avec C. Lévi-Strauss et P. Gourou, du Comité de direction de *L'Homme, Revue française d'anthropologie*, dès sa fondation, en 1961.

Héritier d'Antoine Meillet, et, à travers lui, de Ferdinand de Saussure – auquel il consacra des travaux –, c'est par la grammaire comparée des langues indo-européennes, puis la grammaire comparée générale qu'il vint à la linguistique générale. E. Benveniste a marqué d'un sceau indélébile les études indo-européennes. Peut-être eût-il pu s'engager dans une autre voie, qu'emprunta pour sa part un autre grand indo-européaniste, son camarade d'études, Jerzy Kuryłowicz – celle de la grammaire sémitique: dans les *Mélanges* offerts à Israël Lévy, parus en 1926, on le voit mettre sa connaissance de la paléographie araméenne au service de l'explication d'un titre militaire de l'hébreu biblique, *rabmag* (et sa compétence, en ce domaine, lui servira à étudier, plus tard, des «termes et noms achéménides en araméen», et les «éléments perses en araméen d'Égypte»). Mais l'année suivante, en 1927, au retour de son service militaire, il succéda à l'E.P.H.E. à son maître, A. Meillet, dans la direction d'études de grammaire comparée des langues indo-européennes.

Pendant plus de quarante ans, à l'École, d'abord, puis aussi au Collège de France, où il fut le suppléant de Meillet en 1934-1935 et 1935-1936, avant d'y devenir le titulaire de la chaire de grammaire comparée en 1937, après la mort de son maître, il a ébloui les nombreux Français et étrangers qui se pressaient pour l'entendre. Il dut interrompre son enseignement à deux reprises: une première fois pendant les quatre années de guerre, en raison de ce qu'on appela les «lois raciales», puis, en 1956-1957, par suite d'un grave accident de santé, prélude à celui qui devait l'emporter. On écoutait avec une ferveur religieuse le petit homme fin et distingué, capable d'enclorre le sujet choisi exactement dans les limites d'un tour d'horloge, et de parler sans regarder aucune note, joignant souvent les mains comme dans un geste de prière. C'est avec une courtoisie toujours souriante qu'il répondait aux auditeurs, dont il suscitait souvent les questions. Ceux-ci avaient alors un peu le sentiment de recevoir une faveur, tant il leur arrivait d'être intimidés par l'homme qu'ils sentaient animé d'une inspiration intense, mais contenue. Si la

communication avec lui était, par là même, rendue parfois difficile, E. Benveniste n'oublia jamais qu'il était professeur. Toujours soucieux de faire parler ses auditeurs – de leur faire faire des exposés – il se mit de plus en plus à la portée des plus jeunes, ne craignant pas, durant les dernières années, de se borner à introduire la méthode comparative dans ses cours à l'Ecole, dont il écartait alors délibérément les élèves plus chevronnés. Tout se passe alors comme s'il avait dissocié l'enseignement proprement dit – réservé à l'Ecole – de sa recherche: dans le même temps, ses leçons au Collège, où il traitait de plus en plus souvent de problèmes de linguistique générale, se faisaient de plus en plus abstraites.

D'abord comparatiste, il fut historien de la langue et de la civilisation des Indo-Européens. En 1939, alors que faisait rage le nazisme dont il allait être lui-même victime, et qui assignait aux Indo-Européens une origine germanique, il donna à la *Revue de synthèse historique* un article serein, mais plein de vigueur, sur «Les Indo-Européens et le peuplement de l'Europe». Des Indo-Européens, dont on commence à peine à l'heure actuelle à découvrir des traces archéologiques, il s'attacha toute sa vie à retracer l'histoire, en étudiant leurs institutions telles que les révèle le vocabulaire. Toujours attentif aux «problèmes sémantiques de la reconstruction», il conduisit ses recherches de vocabulaire selon deux principes de méthode: «fixer sans préoccupation étymologique, par les textes et les réalités, le sens des mots; constituer des séries de termes, unis par le voisinage de leur signification ou l'emploi technique» (rapport sur les conférences de l'Ecole faites en 1927-1928). Ainsi put-il «montrer par une étude approfondie que ce vocabulaire est en partie inapparent, que nombre de termes peu significatifs se réfèrent en réalité à des institutions abolies, et qu'une analyse attentive permet de déceler des notions importantes qui ne survivent que dans une seule langue» (rapport sur les cours du Collège faits en 1944-1945). Par l'un de ces hasards qui font rêver, son œuvre apparaît d'une certaine façon enfermée dans un cercle: d'une part, E. Benveniste choisit pour sujet de son premier cours à l'Ecole une étude systématique du vocabulaire grec (vocabulaire de plusieurs techniques – armement, céramique, numismatique, verbes indiquant l'action, noms du chef, etc.), en s'efforçant de reconnaître la part des survivances indo-européennes et celle des influences préhelléniques (et il reprit, en 1931-1932 l'étude du vocabulaire grec se rapportant aux manifestations de la vie religieuse). D'autre part, son livre, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, qui comprend deux volumes (1. *Économie, parenté, société*; 2. *Pouvoir, droit, religion*), parut en 1969, à peu près exactement au moment de l'attaque qui l'empêcherait désormais d'exprimer ses idées.

Ce livre était le fruit des leçons professées au Collège de France pendant les années de l'après-guerre, entre 1944 et 1952, et pieusement recueillies par L. Gerschel et J. Lallot, toutes proportions gardées comme certains des élèves de Ferdinand de Saussure avaient édité les notes qu'ils avaient prises au *Cours de*

Linguistique générale. Comme l'indique le prière d'insérer, l'auteur, «partant des correspondances entre les formes historiques,... cherche, au-delà des *désignations*, qui sont souvent très divergentes, à atteindre le niveau profond des *significations* qui les fondent, pour retrouver la notion première de l'institution comme structure latente, enfouie dans la préhistoire linguistique». Dans ce livre, et dans celles de ses publications qui traitent de sujets voisins, E. Benveniste s'attache à mettre en relief deux ordres de faits: d'un côté, ce qui est spécifique des Indo-Européens, par exemple dans leur vision tripartite du monde, qui commande leur doctrine médicale, ou le «symbolisme social dans les cultes gréco-italiques», ou dans leurs usages, que révèle entre autres «l'expression indo-européenne du mariage» ; d'un autre côté, les données sociologiques que les Indo-Européens partagent avec d'autres peuples archaïques ou dits «primitifs»: institution du «potlach», et de tout ce qui touche à la réciprocité; procédé de légitimation, qui consiste en ce que le père reconnaît l'enfant pour sien en l'asseyant sur ses genoux, et qu'un emploi du nom du «genou» en vieil irlandais et en sogdien» montre avoir été connu des Indo-Européens; structures de la parenté, qui apparaissent derrière les relations d'ancestralité ou de cousinage en latin, et sous-tendent la légende des Danaïdes, refusant de s'unir aux Égyptiades chez Eschyle: un mariage entre cousins parallèles serait un inceste dans une société exogamique. Dans cette reconstruction, E. Benveniste a toujours été attentif, par ailleurs, à mesurer les divergences entre deux peuples indo-européens, montrant, par exemple, que «deux modèles linguistiques de la cité» sont offerts par Rome, où l'expression de la «cité», *cīuitās*, est dérivée de celle de *cīuis*, le «concitoyen» (expression qui inclut une notion de réciprocité), et par la Grèce, où, inversement, le nom du citoyen, *polītēs*, est tiré de celui de la *pólis*.

Nulle part sans doute autant que dans l'oeuvre d'E. Benveniste, diachronie et synchronie, histoire et structure, ne se seront aussi harmonieusement soutenues. Historien des structures institutionnelles, E. Benveniste fut aussi et surtout historien de la langue et des langues des Indo-Européens; mais, par là, il visa de plus en plus, en élargissant le champ de sa comparaison à d'autres familles de langues, à doter la linguistique générale de fondements solides. Sa démarche procède du connu – les langues historiques – à l'inconnu – l'indo-européen –, de l'analyse à la synthèse: analyse descriptive de langues ou faits de langue indo-européens; reconstruction, par confrontation des diverses données de l'indo-européen commun; édification d'une linguistique générale où syntaxe et sémantique semblent avoir joué un rôle prépondérant ; ébauche d'une sémiologie, réseau de notions articulées par les rapports de base dont la linguistique offre l'image la plus aisément analysable, mais qui pourrait englober aussi la société, l'économie, etc.

Il n'est pratiquement aucune langue indo-européenne dont E. Benveniste n'ait peu ou prou traité, comme le montre la bibliographie recueillie à l'occasion

des *Mélanges linguistiques* qui lui furent offerts en 1975, et remis dans une triste chambre d'hôpital: elle contient 291 articles originaux, et 18 ouvrages (dans le premier desquels, *Sutra des Causes et des Effets*, P. Pelliot lui avait confié la tâche d'achever l'œuvre de R. Gauthiot, tué à la guerre). Fidèle à l'enseignement de Meillet selon qui le détail des faits linguistiques s'éclaire à la lumière des accidents variés de l'histoire des civilisations, E. Benveniste s'attacha toujours à décrire, pour chaque langue, et le peuple qui la parlait, le milieu ambiant. Peut-être la première occasion lui en fut-elle donnée, lorsque, lors de l'un de ses premiers cours à l'École, en 1928-1929, il exposa la situation linguistique de l'Asie Mineure, et des langues qui, comme l'étrusque, pouvait alors, à ses yeux, être apparentée à telle d'entre elles. Toujours est-il qu'il donna vers la même époque (1929) à l'*Encyclopaedia Britannica*, les deux articles «Asianic Languages» et «Etruscan Language» et qu'il ne se désintéressa jamais par la suite ni des langues asianiques, même de celles dont l'origine indo-européenne n'est pas démontrée (ainsi, le carien), ni de l'étrusque, auquel il consacra quelques travaux.

Dans ces recherches, il visait à définir ce qui, dans un domaine donné, était ou non indo-européen. L'un de ses cours au Collège (1935-1936) traite de la préhistoire du grec ancien ; et sa méthode y fait appel à des éléments de toutes sortes: prenant pour thème général les diverses formes du nom des Hellènes, il en étudie le radical à la lumière des traditions historiques, et d'après les régions où il apparaît, puis en examine en détail les diverses suffixations, dans le vocabulaire, l'onomastique, et la toponymie, s'efforçant de fixer l'aire et l'appartenance ethnique de ces formations, poursuit sa démonstration en recourant souvent à l'étude des légendes, des cultes et des noms divins, et conclut, en insistant sur l'importance des éléments thraco-phrygiens dans le peuplement de la Grèce, qu'il y a en grec de nombreuses survivances qui sont à la fois préhelléniques et indo-européennes. Une trentaine d'années plus tard, entre 1965 et 1967, il étudia, au Collège, les contacts et échanges entre les langues de l'Orient ancien, et aussi entre certaines de ces langues et celles de l'Europe orientale: termes de culture qui ont voyagé, par exemple les noms du «livre» ou de l'«écrit», dont certains, comme sl. *kniga* peuvent être un emprunt au chinois par l'intermédiaire de langues altaïques; échanges lexicaux entre la Grèce et l'Iran, se rapportant les uns à la culture matérielle, les autres à la vie politique et administrative; plusieurs titres royaux turcs et mongols, représentant probablement l'héritage d'une culture préaltaïque, sans avoir à être expliqués comme des emprunts à la titulature iranienne, tandis que certains emprunts authentiques du turc et du mongol à l'iranien prennent source en sogdien. Il veilla toujours à ce que la tradition d'un peuple pouvait nous apprendre sur la langue, ou sur tel mot ou tel usage d'un autre peuple, qu'il s'agisse d'un «rite zervanite chez Plutarque», du «nom d'un animal indien chez Elien», d'«un témoignage classique sur la langue des Sarmates», d'«un titre iranien

manichéen en transcription chinoise», du «témoignage de Théodore bar Kônya sur le zoroastrisme», etc.

Aucune langue indo-européenne n'échappa à sa curiosité. Sa première étude, en 1922 (il avait alors le même âge que le F. de Saussure auteur du *Mémoire sur le système primitif des voyelles en indo-européen*), fut déjà celle d'un maître: c'était un diplôme d'études supérieures, portant sur «les futurs et subjunctifs du latin archaïque». Et il ne cessa de s'intéresser à cette langue, contribuant, souvent, à l'histoire de son vocabulaire, et à l'étude de sa syntaxe. Pour des raisons qui étaient probablement d'ordre pédagogique, il partit souvent, dans son enseignement, non seulement du latin, mais du grec, qui l'intéressa par son vocabulaire – nous l'avons rappelé plus haut –, par son étymologie, dans la mesure où il put éclairer celle-ci à l'aide de faits hittites (ainsi pour ἀτύζομαι ou pour ἀλύω), et par les relations culturelles que la Grèce ancienne entretenait avec la Perse, que ces relations soient lexicales, ou mythologiques (ainsi pour « La légende de Kombabos»), ou religieuses: dans un livre paru en anglais en 1929, *The Persian Religion according to the chief Greek Texts*, il montre comment des auteurs grecs témoignent des divers courants de la religion perse (Hérodote, de l'ancienne religion; Strabon, du mazdéisme; Plutarque, à travers Théopompe, et peut-être Eudème, du zervanisme). A l'instar de Meillet, E. Benveniste s'occupa de tokharien; et, s'il a consacré à cette langue un unique article, paru en 1936 dans la *Festschrift für Herman Hirt*, celui-ci offre, sur «Tokharien et Indo-européen», une synthèse qui n'a pas vieilli. Comme Meillet, aussi, il s'intéressa à l'arménien: il en étudia des phénomènes phonétiques et morphologiques, et y définît un grand nombre de mots comme empruntés à l'iranien; et, surtout, il fit renaître en 1964, avec l'aide de la fondation Calouste Gulbenkian, la *Revue des études arméniennes*, dont il fut le directeur: fondée en 1920 par A. Meillet et F. Macler, elle avait dû cesser de paraître, en 1933. Comme l'arménien, le slave le retint surtout par les relations lexicales qu'il entretenait avec l'iranien. L'on a de lui moins de publications dans les domaines baltique, germanique, celtique, italique; mais il fit à l'École un cours de grammaire gotique de 1958 à 1962; et l'un de ses premiers cours, à l'École, fut de grammaire osco-ombrienne. S'il ne toucha guère au sanskrit, c'est parce que ce dernier fut le domaine de son ami Louis Renou. De manière notable, il ne se borna point aux langues anciennes: le français le retint souvent, qu'il s'agisse de lexicologie («Deux mots anglais en français moderne: international; sténographie»; «Le nom du diabète»; «Civilisation: contribution à l'histoire du mot»; «Quelques latinismes en français moderne»; « A propos de français «déjeuner», etc.), ou de faits de grammaire (concernant, essentiellement, «les relations de temps dans le verbe français», «l'antonyme et le pronom...», la composition nominale). Et le dernier paru de ses articles fut «Pour une sémantique de la préposition allemande *vor*».

Mais ses deux domaines de prédilection furent l'iranien et le hittite – deux

langues où les problèmes d'interprétation philologique et linguistique sont compliqués par les difficultés de la graphie. Par ce double choix pouvaient se compléter deux démarches: l'analyse philologique descriptive; l'élargissement de la comparaison. En étudiant l'iranien, E. Benveniste approfondissait la philologie d'une langue depuis longtemps acquise à la grammaire comparée, mais dont la situation dialectale apparaissait de plus en plus complexe; en s'attachant au hittite, il renouvelait la linguistique indo-européenne, fondée essentiellement, jusque-là, sur la comparaison du grec et de l'indo-iranien.

Avant d'aborder le hittite, il vint à l'iranien (auquel il consacra régulièrement l'une de ses deux conférences à l'École, et parfois les deux – ainsi en 1949-1950, où, en liaison avec l'explication de textes avestiques, il donna un exposé d'ensemble sur la grammaire de l'Avesta; et ce fut à plusieurs reprises qu'il étudia des sujets iraniens dans ses leçons du mardi au Collège, en 1952-1953, puis de 1961 à 1964). Il fut poussé, dans cette voie, par Meillet, qui distribua les grands domaines qui étaient alors ceux de la grammaire comparée entre les jeunes gens qui l'entouraient: le grec à P. Chantaine, le celtique à M. L. Sjoestedt, l'iranien à E. Benveniste, l'indien à L. Renou (avec lequel E. Benveniste écrivit en collaboration l'un de ses premiers livres: *Vjtra et Vjθragna. Étude de mythologie indo-iranienne*). C'est en iranien qu'il fit sa thèse complémentaire («*Les infinitifs avestiques*»). Et certaines langues l'intéressèrent souvent par les relations qu'elles entretenaient avec l'iranien: arménien et slave, on l'a vu, mais aussi gotique, dont il étudia des interférences lexicales avec l'iranien – et indien – ainsi dans son cours au Collège de 1955-1956 et 1958-1959.

C'est d'abord à l'École qu'il se mit au hittite, étant ainsi le premier en France à dispenser un enseignement sur cette langue. On le voit dès 1928-1929 interrompre son cours de grammaire osco-ombrienne, pour donner un aperçu des résultats acquis par l'étude des langues qu'il appelle «asianiques», discuter des problèmes de parenté à propos du lycien, du lydien, de l'étrusque, puis aborder les langues de l'Asie Mineure, «phrygien et surtout hittite», dit-il. Il explique des textes, et recommence l'année suivante (1929-1930), où il proclame que «les recherches sur le hittite ont ouvert à la grammaire comparée de l'indo-européen un domaine neuf dont l'exploration s'annonce fructueuse», et où il s'efforce «d'interpréter, à la lumière de la comparaison, les faits hittites». Il continue de progresser dans cette voie à l'École de 1930 à 1935, y revient en 1938-1939, puis en 1951-1952, faisant tantôt des explications de textes, tantôt des exposés théoriques. En 1952-1953, il consacre sa conférence de l'École à la traduction des textes hittites, et à l'analyse descriptive de la langue, en interprétant des particularités de graphie aussi bien que de syntaxe et de style. Cette année-là, ce cours est en liaison avec celui du Collège, sur l'«étude comparative de la langue hittite», où, après avoir rappelé que le hittite a été entouré de langues non indo-européennes, comme le hurri, dont il a subi l'influence, et apparenté à d'autres

langues indo-européennes d'Asie Mineure, E. Benveniste en étudia le phonétisme. L'année suivante, en 1953-1954, c'est la morphologie comparée du hittite qu'il aborde, avec des problèmes de flexion et de dérivation, concluant: «l'archaïsme et l'originalité de la structure hittite donnent à penser que la constitution dialectale du hittite serait encore plus ancienne qu'on ne l'a admis, ce qui n'est pas sans affecter la préhistoire des autres langues indo-européennes aussi bien». Il se soucia souvent de définir la position du hittite dans son entourage asianique et sa filiation indo-européenne: non seulement en cette année 1928-1929, qui inaugura le début des études hittites en France, mais une vingtaine d'années plus tard, lorsqu'au Collège, en 1947-1948, il donna une synthèse provisoire sur les langues de l'Asie Mineure ancienne, s'efforçant non seulement de fixer l'état des connaissances sur chacune d'elles, mais surtout de les caractériser selon leur type respectif, et de marquer les groupements génétiques. En 1959-1960, au Collège, il posa le problème des éléments indiens en hittite, et plus généralement de la présence et du rôle des Indiens en Asie Mineure au second millénaire, étudiant, plus précisément, les données onomastiques (noms des *maryanni* en pays hurrite), et les numéraux indiens, employés comme termes techniques en hittite par l'intermédiaire du hurri, sans qu'au total on ait aucune preuve que les Hittites aient voisiné avec des Indiens. Les recherches proprement grammaticales devaient donner naissance au livre *Indo-européen et hittite. Études comparatives* (Paris, 1962), études de phonétique, dérivation, flexion, lexicologie, qui, selon le propos de l'auteur, «visent avant tout des fins comparatives et installent les problèmes hittites dans la perspective indo-européenne, même quand elles procèdent par voie d'analyse descriptive». Ce livre, et l'enseignement d'où il était issu, montrait comme le hittite, par ses particularités archaïques, modifiait le modèle de l'indo-européen traditionnel.

Longtemps auparavant, dans sa thèse principale de doctorat d'État, les «*Origines de la formation des noms en indo-européen*», parue en 1935, E. Benveniste avait mis en œuvre sa connaissance du hittite, de telle sorte que J. Vendryes, qui rendit compte du livre, dans le *B.S.L.* 37/2 de 1936, pouvait écrire (p. 31): «sans le hittite, la plupart de ses hypothèses seraient indémonstrables: l'idée même ne lui en serait pas venue; elles auraient paru fantaisistes aux linguistes d'il y a trente ans. Il est naturel qu'une langue nouvelle, d'un type si archaïque et aberrant, s'ajoutant à celles que l'on connaissait déjà, ait singulièrement élargi le champ de la comparaison. Grâce au hittite, le caractère consonantique de l'*ə*, qui avait été seulement pressenti par une vue géniale de Ferdinand de Saussure, est devenu une vue assurée. Bien mieux, on a pu reconnaître deux, et même avec MM. Benveniste et Kuryłowicz, trois *ə* différents. Cette découverte a transformé la théorie des racines».

Par delà la diversité des langues qu'il étudia, ce qu'E. Benveniste se proposa en effet d'atteindre fut l'indo-européen. Il en enrichit le phonétisme, en

reconnaissant l'existence d'une série de gutturales affriquées du type *k^s, et celle d'une dentale affriquée, représentée en hittite par z, et ailleurs affaiblie en fricative, et confondue avec *s. Il en étudia le plus souvent la syntaxe dans le cadre de la linguistique générale, s'attachant plus rarement à des problèmes particuliers («emploi des cas en hittite»; «système sublogique des prépositions en latin»; «génitif et adjectif en latin»; «Pour l'analyse des fonctions casuelles: le génitif latin»). Mais c'est à la morphologie qu'il accorda le plus de soins. Là, il eut deux visées: restituer des formes ; interpréter des fonctions. Cet ample dessein fut accompli en deux livres, qui concernent l'un la structure formelle de l'indo-européen, l'autre ses structures sémantiques.

Dans le premier, les *Origines*, E. Benveniste applique une méthode originale (qui peut nous paraître banale, aujourd'hui que son enseignement nous a tellement marqués): c'est par l'histoire qu'il atteint la structure. Dans ce livre, la préoccupation dominante de l'auteur est de fixer une chronologie, et de considérer l'indo-européen «non comme un répertoire de symboles immuables, mais comme une langue en devenir, offrant dans ses formes la même diversité d'origine et de date qu'une langue historique, et permettant à son tour, quoique restituée, une analyse génétique». Mais il vise par là, avant tout, «à définir des structures, des alternances, l'appareil formel». Et il se propose «d'envisager plus tard les fonctions des éléments en jeu et les tendances qui les gouvernent». C'est ce qu'il fera dans le second de ces livres, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, dont la parution (en 1948) fut retardée par la guerre, qui fit qu'E. Benveniste perdit tous ses manuscrits, et dut reconstituer la documentation entière de l'ouvrage. Dans l'intervalle sa pensée avait évolué, et son analyse comparative s'était élargie: faisant davantage appel aux données synchroniques, il faisait intervenir l'arabe et le takelma, langue amérindienne, et donnait une conclusion aux résonances philosophiques (qui annonçait certains des articles rassemblés dans le recueil *Problèmes de linguistique générale*): «Sur deux lignes sémantiques parallèles se développent: d'un côté le monde de l'«être», gouverné par une nécessité interne, informé de virtualité, où l'action dessine une aptitude de l'agent et l'agent s'abolit dans ce qu'il a fonction d'accomplir; de l'autre, le monde de la «réalité», des procès objectifs et des données de fait, où les choses existent comme accomplissements autonomes et l'auteur est lui-même objectivé comme possesseur de son acte». Et il poursuit en des termes qui montrent que c'est alors la structure qui permet d'atteindre l'histoire, et non plus l'inverse: «Chacune de ces notions globales d'«agent» et d'«action» se scinde en deux concepts opposés qui à leur tour s'organisent en un système. A travers la diversité des emplois de «parole», on discerne la cohérence d'une structure fondée dans la langue. Et à partir de cette définition synchronique, on pourra mesurer les variations que l'histoire de chaque langue a instaurées, et aussi mieux discerner, dans d'autres types de formations, la nécessité qui les agence».

Ces livres eurent un énorme retentissement, tout particulièrement le premier d'entre eux, bien qu'il fût d'une lecture difficile. Dès sa parution, J. Vendryes pouvait annoncer sans se tromper: «la thèse de doctorat de M. Benveniste fera époque dans l'histoire de la linguistique indo-européenne. Elle renverse les théories admises et enseignées depuis quarante ans sur la forme des racines, c'est-à-dire la base même de la morphologie... Les jeunes gens qui auront appris de M. Benveniste la linguistique nouvelle considéreront l'enseignement de leurs vieux maîtres des mêmes yeux dont ceux-ci regardaient l'alphaisme de Schleicher». Ce livre marqua profondément l'enseignement de la grammaire comparée en France, et à l'étranger (avec des îlots de résistance en Allemagne).

Le plus difficile ici, peut-être, est de mesurer l'influence qu'E. Benveniste eut, par ses publications, d'une part, par son enseignement oral à l'École et au Collège, de l'autre. Comme il est normal de la part de quelqu'un dont les idées vont plus vite que chez la plupart des hommes, nombreuses sont celles qu'il a semées sans qu'aucun écrit nous permette d'en recueillir le fruit. Et c'est là un des regrets poignants que nous laisse sa précoce disparition. Au travers de son œuvre, il nous arrivera, parfois, d'évoquer sa diction claire et pure. Mais nous voici privés de ce que seuls les auditeurs de ses cours ont pu apprendre de sa bouche, et qu'il n'a pas eu le temps de rédiger: la syntaxe générale, préparée dans ses cours du Collège depuis l'année 1949-1950, et dont nous ne connaissons que quelques chapitres («Structure des relations de personne dans le verbe»; «La phrase nominale»; «La construction passive du parfait transitif»; «La nature des pronoms»; «La phrase relative, problème de syntaxe générale»; «Fondements syntaxiques de la composition nominale»; «Structure des relations d'auxiliarité»; «L'appareil formel de l'énonciation»). Mais nous ne pouvons satisfaire le désir que nous aurions eu de connaître la pensée du maître par exemple sur la négation, ou sur la catégorie du nombre (Collège, 1937-1938; 1938-1939). Nous connaissons ses vues, non seulement sur les *Origines de la formation des noms*, ou sur les dérivés en *-tér*, *-tor*, *-tu-*, *-ti-*, le comparatif, le superlatif, ou l'ordinal, étudiés dans *Noms d'agent et noms d'action*, et sur «les nominatifs arméniens en *-i*», «le nominatif hittite *antuszas*», des «génitifs anomaux de l'avestique», «la désinence de datif singulier en prussien», «quelques féminins baltiques»... Mais nous manquons d'études d'ensemble sur la constitution de la flexion nominale indo-européenne, étudiée au Collège en 1937-1938, et à l'École en 1953-1954 et 1963-1964; ou sur sa théorie du genre grammatical, édiflée au Collège en 1936-1937, pour laquelle il était parti des abstraits, notamment grecs: rejetant l'interprétation communément acceptée, selon laquelle l'origine du genre grammatical serait due à une répartition de caractère sexuel, étendue progressivement à toutes les notions, il s'appliqua à définir, à l'aide de parallèles sémitiques, caucasiens et africains, les caractères sémantiques et les modalités conceptuelles qui déterminent, sans relation avec le

sexe, la catégorie du genre aussi bien dans les mots abstraits que dans les mots animés. Nous savons l'importance de ses travaux sur les pronoms, mais il ne nous a rien laissé d'autre, sur la comparaison formelle entre pronoms personnels et démonstratifs par laquelle il fit apparaître des corrélations nombreuses et précises entre les deux classes pendant l'un de ses cours (1937-1938), qu'un bref rapport d'Annuaire. De même, si E. Benveniste a écrit ce qu'il savait des noms de nombre cardinaux que le hittite lui a donné l'occasion d'étudier (2, 3, 4), nous sommes démunis de la démonstration qu'il fit au Collège (1935-1936) sur la structure la plus ancienne du système numéral indo-européen, selon laquelle, de 1 à 4, les désignations sont purement spatiales, tandis qu'à partir de 5 intervient le comput manuel, qui inaugure une véritable numération; au terme de cette analyse, E. Benveniste après examen de types de numération non indo-européens, fut amené à rechercher la fonction et les modes les plus élémentaires de la numération, et à voir d'une manière générale comment, dans un univers qualitatif, s'élabore le concept de quantité. Peut-être n'est-il pas indifférent de constater que la plupart de ces cours datent des années qui précédèrent immédiatement la guerre, si bien qu'on peut émettre l'hypothèse que les manuscrits en furent perdus, tout comme celui des *Noms d'agent*, auquel E. Benveniste fait allusion dans l'avant-propos de ce dernier ouvrage.

Pour ce qui est du verbe, nous relirons avec fruit tel article sur «Actif et moyen dans le verbe», «Prétérit et optatif en indo-européen», «Sur quelques développements du parfait indo-européen», «Le redoublement au parfait indo-iranien», les «Présents dénominatifs en hittite», «Le participe indo-européen en -*mno*», «La forme du participe en luwi»..., mais non les synthèses développées dans ces cours de morphologie verbale, où E. Benveniste s'engagea dans deux directions. L'une part de l'indo-européen (système verbal indo-européen, Collège, 1938-1939; valeur des grandes catégories du verbe, Collège, 1948-1949; classification des formes verbales de l'indo-européen, École, 1967-1968); sont traités, en particulier à l'École, les présents: en *-*ske*-, en 1938-1939 et 1948-1949; en *-*ye*-, *-*eye*-, en 1946-1947; les types de conjugaison et la formation de présents en latin, en 1950-1951; les présents thématiques latins, en 1957-1958; E. Benveniste réexamine les diverses classes de présents indo-européens en 1967-1968). D'un autre côté, au Collège, où en 1955-1956 furent confrontés le verbe védique et le verbe avestique, c'est surtout l'analyse comparative des systèmes verbaux de langues diverses qui le retint de 1958 à 1961.

E. Benveniste accorda en effet une importance de plus en plus grande à la classification typologique: il envisagea très tôt comme objet de son étude une sorte de grammaire comparée générale, qu'il édifia essentiellement au Collège: en 1935-1936, il avait étudié en même temps que les noms de nombre indo-européens, les systèmes numériques qui apparaissent, inégalement étudiés, en

sumérien, chamito-sémitique, turc, et aussi dans certaines langues océaniques et africaines; en 1937-1938, il envisagea les cas indo-européens sous l'angle de la linguistique générale: constatant que, de l'aveu des plus récents théoriciens, notamment L. Hjelmslev, nous sommes encore loin de pouvoir réduire le système indo-européen aux catégories que d'autres familles de langue (par exemple du groupe caucasien) présentent avec plus de clarté, il concluait que le type indo-européen doit représenter un amalgame ou une superposition de plusieurs ensembles difficiles à débrouiller dans le détail; en 1938-1939, après l'examen du système verbal indo-européen, E. Benveniste était «arrivé à retrouver en indo-européen des caractéristiques de «version objective et subjective» qui permettent une comparaison de grand intérêt typologique avec les systèmes finno-ougrien et caucasien. Et si, en 1948-1949, il s'écarta du verbe, pour étudier les notions linguistiques de l'agent et de l'action en indo-européen et hors de l'indo-européen, il revint au verbe pendant trois années: il examina en 1958-1959 le verbe géorgien et le verbe burušaski; en 1959-1960, il étudia l'apparition des verbes fondamentaux «être» et «avoir», en soulignant le fait que ni l'un ni l'autre ne sont indispensables: dans le miwok, langue amérindienne de Californie, la notion de «être» manque absolument; en 1960-1961, il montra que, dans deux membres de la famille amérindienne uto-aztèque, paiute et tübatulabal, l'opposition des temps s'établit à l'intérieur d'une distinction aspectuelle; ayant constaté, après cette analyse, que l'aspect primait le temps, il aborda dans ses termes généraux le problème de l'aspect, montrant que le slave, qui a fourni à l'étude de l'aspect indo-européen son cadre et ses oppositions, représentait un système hybride et tardif, et nullement un type commun.

Dans ces recherches et dans ses études de vocabulaire, il fit intervenir des langues diverses: sumérien, chamito-sémitique, turc, mongol, chinois, langues océaniques, africaines, amérindiennes, caucasien, finno-ougrien, paléo-sibérien, burušaski... Et, loin de se borner à des travaux livresques, ce théoricien de la linguistique fut aussi un linguiste de terrain. Il accomplit un voyage en Iran et en Afghanistan, entre février et octobre 1947 pour mieux connaître les parlers iraniens modernes. De juin à septembre 1952, il fit un voyage d'enquête linguistique chez les Indiens de la côte Nord-Ouest du Pacifique, et étudia la langue des Häïda aux îles de la reine Charlotte (au large de la Colombie britannique), et celle des Tlingit en Alaska. A la même époque de l'année suivante, il accomplit une seconde mission dans le Nord-Ouest américain, principalement en Alaska: à nouveau chez les Indiens Tlingit de la côte, puis dans les villages de l'intérieur, chez les Indiens athapasks du territoire canadien du Yukon, et chez ceux de l'extrême-nord de l'Alaska, à Fort-Yukon. Il acheva son voyage par un court séjour chez les Eskimos de la mer de Behring. Dans cette enquête, il fut mû en partie par une curiosité comparatiste, voulant non seulement entreprendre

l'analyse de langues curieuses, mais contribuer à la discussion ouverte depuis longtemps sur la réalité de la famille linguistique que Sapir a appelée «Na-Dene», et qu'il a tenté de rattacher aux langues de haute Asie. Rarement un théoricien clé la linguistique générale aura été maître d'autant de langues.

Françoise BADER.

* * *

L'oeuvre d'E. Benveniste est exceptionnelle par son ampleur, sa diversité et son retentissement. Peu d'hommes ont cultivé à la fois des domaines d'études aussi différents et aussi vastes: dans chacun d'eux il a apporté une contribution majeure qui reste source d'inspiration pour une foule de chercheurs. On peut en gros regrouper ses travaux sous trois rubriques: linguistique et philologie iraniennes, grammaire comparée indo-européenne, linguistique générale. F. Bader rappelle par ailleurs l'activité du comparatiste; nous évoquerons ici celle de l'iranisant et du linguiste généraliste.

À ses débuts, tout jeune encore, E. Benveniste fut par Meillet orienté vers l'iranien. Il n'a jamais abandonné ce champ d'étude. Il l'a enseigné à l'École pratique des Hautes Études régulièrement pendant plus de quarante ans, de 1927 à 1969. Au Collège de France, il y est revenu à plusieurs reprises: en une vingtaine d'années, de 1947 à 1968, il n'a consacré pas moins de huit cours annuels à une question ou une autre de linguistique iranienne, le dernier en 1967-1968 sur la dialectologie iranienne et la phonétique avestique.

Les conférences de l'École ont porté sur les langues de l'Iran préislamique, vieux-perse, avestique, moyen-perse littéraire (pehlevi), moyen-perse manichéen, parthe manichéen, sogdien. Elles prenaient généralement la forme d'explications de textes, au cours desquelles étaient proposées des interprétations nouvelles ou illustrées des relations dialectales mal aperçues jusque-là. L'auditoire était souvent composite, associant des indianistes ou des comparatistes sanscritisants à des étudiants plus familiers avec le persan. Le professeur devait s'employer (et E. Benveniste le faisait avec beaucoup d'habileté et d'élégance) non seulement à offrir à chacun la nourriture intellectuelle qu'il attendait, mais encore à concilier l'initiation de ce public à une philologie difficile avec la contribution au progrès des études. Aussi ces leçons ne reflètent-elles que très partiellement l'activité du savant.

Celle-ci s'appliqua tout d'abord au sogdien. Cette langue, rameau du moyen-iranien oriental avait été identifiée dans des textes rapportés d'Asie centrale vers le début du siècle. À Paris, R. Gauthiot avait entrepris de déchiffrer et de publier les textes sogdiens de la mission Pelliot, mais était mort prématurément. E. Benveniste reprit l'oeuvre interrompue. Au tome I de la *Grammaire sogdienne* de Gauthiot il donna pour suite un tome II (1929), qui déjà sur bien des points corrige

le premier volume, tant allaient vite les progrès du déchiffrement des textes et de l'analyse de la langue. Il donna l'édition définitive des manuscrits sogdiens de la collection Pelliot dans les magnifiques volumes des *Textes sogdiens* de Paris (1940) et du *Vessantara Jātaka* (1946), où la publication des textes en transcription est accompagnée d'une élégante traduction française et d'un commentaire magistral, éditions accompagnées d'un volume de *Codices sogdiani* en fac-similé (1940): ainsi se trouvait mise à la disposition du public, dans la présentation la plus exacte et la plus savante, la totalité de la documentation rassemblée à Paris. On appréciera d'autant plus ce labeur que les divers textes sogdiens des collections étrangères sont loin d'avoir été édités avec la même célérité. Œuvre de philologue autant, que de linguiste, le déchiffrement du sogdien supposait à la fois la maîtrise de la linguistique iranienne, l'utilisation d'originaux indiens ou chinois dont les textes sogdiens sont pour la plupart des traductions, et une familiarité suffisante avec des doctrines religieuses complexes, notamment le bouddhisme. L'élaboration de la connaissance du sogdien a été l'oeuvre d'un très petit nombre de savants: la part de E. Benveniste n'est pas la moindre. Il a toujours suivi avec une extrême attention les travaux de ses confrères et, avec une remarquable promptitude, fait suivre chacune de leurs publications de textes d'un article d'observations très riches. L'ensemble de ces *Notes, Notules, Observations* et travaux divers, où la sûreté et l'ampleur de l'information le disputent à la perspicacité des conjectures, constitue une contribution fondamentale à l'exploration de cette nouvelle province de la linguistique iranienne et de l'histoire de la civilisation de l'Asie centrale.

E. Benveniste ne s'est pas désintéressé des autres formes du moyen-iranien, notamment du parthe et du moyen-perse manichéens, qui avaient été révélés, comme le sogdien, par les découvertes archéologiques d'Asie centrale. Il était membre de la Commission internationale pour la publication des textes de Tourfan. Mais ses travaux dans ce domaine sont peu nombreux pour la raison que ces nouveaux textes ne se trouvaient pas dans les collections parisiennes et qu'ils étaient exploités, de manière fort compétente, par des spécialistes étrangers. En revanche, c'est à lui que revient le mérite d'avoir considéré d'un œil neuf plusieurs ouvrages de la littérature pehlevie qu'on connaissait depuis longtemps et d'avoir montré que ces textes, depuis des siècles transmis et lus comme de la prose, étaient en réalité en vers. Il a ainsi contribué à révéler une poésie moyen-iranienne dont l'existence était traditionnellement niée et dont on entrevoit l'importance dans l'histoire des littératures de l'Iran et probablement aussi dans celle des débuts de la poésie arabe classique. Les controverses sur la nature de la métrique moyen-iranienne occidentale, que E. Benveniste dans les années trente a crue syllabique et que l'on s'accorde aujourd'hui à penser plutôt accentuelle, n'enlèvent rien à la portée de cette découverte.

Le sogdien mis à part, c'est à l'iranien ancien que l'iranisant a consacré

l'essentiel de son activité. Si ce secteur n'a pas comme le moyen-iranien vu paraître en notre siècle des découvertes sensationnelles, la documentation vieux-perse du moins s'est accrue progressivement de façon notable depuis une bonne cinquantaine d'années. E. Benveniste a toujours suivi très attentivement la mise au jour de nouvelles données et contribué de manière décisive au progrès de l'interprétation. Sa première œuvre en ce domaine fut la deuxième édition (1931) de la *Grammaire du vieux-perse* de Meillet, qu'il fallait mettre à jour à la suite de la publication de nouvelles inscriptions: cet ouvrage est resté classique et l'on continue aujourd'hui à s'y référer même après le *Old Persian* de Kent et le *Handbuch des Altpersischen* de Brandenstein-Mayrhofer. S'y ajoute toute une série d'articles publiée chaque fois que de nouvelles données s'offraient au commentaire. Les dernières de celles-ci et non les moins instructives sont les milliers de tablettes élamites de Persépolis, publiées par Cameron (1948) et par Hallock (1969), qui abondent en noms propres iraniens. E. Benveniste fut le premier à y consacrer une étude détaillée, qui constitue l'un des chapitres les plus importants de son ouvrage *Titres et noms propres en iranien ancien* (1966).

Sa contribution aux études avestiques n'est guère moins considérable. Ici aussi un ouvrage et un ensemble d'articles. L'ouvrage, *Les infinitifs avestiques* (1935), thèse complémentaire de doctorat ès lettres, est une revue critique de toutes les formes fort diverses qui étaient classées traditionnellement comme des infinitifs et qu'il replace dans des catégories morphologiques différentes avec des fonctions syntaxiques différentes. Ce volume illustre de manière particulièrement claire les qualités que l'auteur manifeste dans toutes ses œuvres, rigueur philologique alliée à une perspective linguistique, large information, perspicacité dans l'interprétation, audace de la pensée, équilibre du jugement, élégance de la présentation. Quant aux articles, ce sont soit des notes d'étymologie ou de grammaire soit des discussions sur des passages qui engagent des questions de civilisation de l'Iran antique.

Cette civilisation, E. Benveniste en a éclairé bien des aspects en sachant faire parler les textes. Ce champ d'étude est particulièrement difficile, car les textes iraniens sont ou obscurs et altérés (Avesta) ou trop brefs (inscriptions achéménides) ; tous sont techniques et muets sur une foule de questions; le chercheur doit constamment recourir à des sources étrangères ou indirectes, très disparates, souvent divergentes, parfois contradictoires. Il y faut non seulement une vaste érudition, et une grande ingéniosité, mais aussi une exceptionnelle sûreté de jugement, qualités assez rarement réunies par un même esprit. E. Benveniste les possédait. Il savait à merveille rapprocher des renseignements issus des sources les plus diverses et de leur confrontation faire jaillir la lumière. Rappelons seulement, parmi bien d'autres travaux, le petit livre sur *The Persian Religion according to the chief Greek Texts* (1929), l'ouvrage, écrit en collaboration avec L. Renou, sur *Vītra et Vīθraghna* (1934), les études sur la titulature iranienne (dans *Titres et noms propres...*, 1966). Dans l'analyse des textes, E. Benveniste a toujours eu le souci des

réalités sociales qu'ils exprimaient. Mieux que personne il a su chercher dans les mots, sans se laisser prendre aux similitudes apparentes, les nuances sémantiques caractéristiques d'une culture fort différente de la nôtre. C'est ainsi que ce linguiste structuraliste a fait aussi œuvre d'historien: tant il est vrai que les maîtres échappent aux dichotomies artificielles qui prennent au piège les épigones.

Cependant il n'a jamais cessé de réfléchir aux rapports des langues iraniennes entre elles et avec les familles voisines, ainsi qu'aux faits proprement linguistiques que révèlent et masquent en même temps, pour les langues anciennes, les textes dont nous disposons. La question de la dialectologie iranienne semble l'avoir poursuivi. Son enseignement au Collège de France en porte témoignage: un cours de 1952-1953 a pour objet l'évolution et la dialectologie des langues iraniennes, un autre en 1961-1962 la position dialectale du vieux-perse, un autre encore en 1967-1968 de nouveau la dialectologie. Les dialectes iraniens sont de fait très divergents et les relations sont compliquées. La position du rameau perse en particulier est singulière: situé à l'extrême sud-ouest, il présente certaines affinités avec les langues du nord-est; très aberrant dès l'Antiquité, c'est pourtant lui qui a donné naissance aux principales langues communes. E. Benveniste est de ceux qui ont le plus contribué à débrouiller ces questions. Rappelons seulement ses *Études sur la langue ossète* (1959), dont les chapitres sont autant de monographies qui éclairent l'évolution de l'iranien entier. Il s'est intéressé aussi aux rapports de l'iranien avec d'autres langues, notamment l'arménien, dont les nombreux emprunts à l'iranien sont très instructifs pour l'histoire de celui-ci, et le slave. Enfin, il s'est toujours efforcé de retrouver, à travers les textes, la réalité vivante, fonctionnelle, des langues. C'est ainsi qu'il a reconnu dans l'orthographe surabondante de l'avestique l'expression du même système phonologique simple et équilibré qu'en vieux-perse. Un cours poursuivi au Collège de France de 1962 à 1964 s'intitule significativement «analyse linguistique des textes vieux-perses». Le linguiste vivifiait le travail du philologue.

Dans la bibliographie des travaux de E. Benveniste, les études iraniennes font l'objet de 12 livres sur 18 et d'une centaine d'articles sur 291. C'est dire que le bref aperçu que nous avons présenté n'épuise pas l'activité de l'iranisant, activité qui aurait bien suffi à elle seule à remplir la carrière d'un autre. Ajoutons seulement que E. Benveniste fut directeur de l'Institut d'Études iraniennes de la Sorbonne et qu'à ce titre il œuvra pour le développement des études iraniennes en France et fonda la collection des *Travaux* de cet institut, où a paru son livre *Titres et noms propres...* Il était vice-président du Comité international du *Corpus Inscriptionum Iranicarum* et il avait été chargé de préparer l'édition définitive des inscriptions vieux-perses; la maladie l'a malheureusement empêché de mener à bien ce travail. Il avait également fait en 1947 un grand voyage d'enquêtes dialectologiques en Iran et en Afghanistan, dont les résultats sont restés inédits.

Si, dans la première partie de sa carrière, E. Benveniste a consacré toutes ses

forces et tout son temps, avec une fécondité admirable, aux études iraniennes et à la grammaire comparée, il s'est trouvé ensuite sollicité de plus en plus par la linguistique générale. Dès ses débuts au Collège de France il a pris pour objet d'un des deux cours annuels qu'il y donnait l'étude générale de catégories linguistiques, en 1937-1938 la négation, en 1938-1939 la catégorie du nombre. Et depuis il a presque chaque année mis au programme de son enseignement des questions de linguistique générale: sur vingt-six ans où les cours ont eu lieu on ne compte que trois exceptions, dont aucune pendant les quinze dernières années.

Les premiers se situent à l'époque où, en Europe sous l'influence tardive de F. de Saussure, en Amérique en prolongement de l'enseignement de L. Bloomfield, se constituait la linguistique structurale. Dans un article souvent cité (*Tendances récentes en linguistique générale*, 1954), E. Benveniste a bien montré la signification et l'importance de ces développements. Il en fut lui-même l'un des pionniers, mais en restant toujours original, trop curieux de tous les aspects du langage, trop ouvert à toutes les perspectives de la linguistique pour s'enfermer jamais dans les cadres d'une doctrine arrêtée, fût-ce la sienne propre. Ce n'est probablement pas par hasard ou faute de temps qu'il n'a jamais donné à ses idées la forme d'un traité: les deux volumes des *Problèmes de linguistique générale* (1966 et 1974) ne sont que des recueils d'articles parus antérieurement à des occasions diverses.

La langue est un système de signes, dont les unités ne se définissent que les unes par rapport aux autres; elles ne sont saisissables qu'en synchronie; les relations linguistiques ne sont pas les relations logiques; la signification n'est pas la référence. Ces quelques idées saussuriennes sont, semble-t-il, à la base de la réflexion benvenistienne. Ceci ne veut pas dire que la langue ne soit pour E. Benveniste, comme elle a été pour toute une école américaine, qu'un ensemble de pièces s'agencant selon certaines règles, la tâche du linguiste n'étant que de faire l'inventaire de ces pièces et de décrire ces règles. Bien au contraire. E. Benveniste n'a jamais perdu de vue la fonction significative de la langue et les conditions de son fonctionnement. On peut même affirmer que ces questions sont au centre de ses préoccupations: elles reviennent constamment dans son œuvre, toujours plus approfondies, jusqu'à la fin.

Tous ses travaux sont sous-tendus par la pensée de la spécificité du fait linguistique; il est toujours resté fidèle à ce point de vue, mais en élargissant progressivement les perspectives. Spécificités particulières de chaque langue et spécificité du langage en général. Nul n'a su avec plus de perspicacité cerner exactement la valeur propre de tel lexème ou de tel morphème, qu'il s'agisse d'une préposition latine (*Le système sublogique des prépositions en latin*, 1949), d'un suffixe vivant en français moderne (*Mécanismes de transposition*, 1969) ou du *Vocabulaire des institutions indo-européennes* (1969) restauré par la comparaison. Beaucoup de ces analyses prennent pour objet le latin, le grec (qu'on songe

notamment à l'article intitulé *Catégories de pensée et catégories de langue*, 1958, qui montre que les catégories aristotéliennes ne sont en somme qu'un reflet des catégories de la langue grecque, lesquelles sont spécifiques et fort loin d'être universelles), le français (auquel sont consacrés une quinzaine d'articles). Mais la curiosité du linguiste s'étendait en principe à toutes les langues et en fait en a touché beaucoup. L'un de ses derniers articles traite d'une langue paléosibérienne; l'étude citée plus haut sur les catégories de la langue grecque est éclairée par une comparaison avec l'ewe, langue d'Afrique; bien d'autres sont évoquées dans d'autres articles. Les langues indiennes d'Amérique ont particulièrement attiré l'attention de E. Benveniste. Il a effectué deux enquêtes, en 1952 et 1953, en Alaska et en Colombie britannique, sur des langues du groupe na-dene. Il cite souvent les langues amérindiennes, qu'il qualifie quelque part de «singulières», soit pour mettre en lumière des faits dont l'analogie n'a guère été signalé ailleurs, soit au contraire pour y retrouver des traits courants dans nos langues: ainsi le takelma a tous les caractères que Troubetzkoy croyait propres à l'indo-européen (*La classification des langues*, 1953), et le paiute use d'un procédé de composition rare qui se retrouve en français (*Convergences typologiques*, 1966). Le résultat, et l'auteur l'a bien voulu ainsi, est que les langues qui nous sont familières prennent à leur tour une figure «singulière».

L'intérêt de ces analyses dépasse le plus souvent, et de loin, celui d'une description bien faite. C'est qu'elles se situent dans une perspective très large: leur objet, et leur effet, est de mettre en lumière certains traits spécifiques non plus d'une langue, mais du langage. Une bonne partie des cours donnés au Collège de France l'ont été sous le titre de «syntaxe générale» ou «morphologie générale». Il s'agissait de révéler «ce qu'il y a de comparable dans des systèmes linguistiques complètement différents entre eux, [... c'est-à-dire] des fonctions, ainsi que les relations entre ces fonctions, indiquées par des marques formelles».¹ En effet «les types linguistiques peuvent différer du tout au tout; certaines relations fondamentales se réalisent néanmoins par les mêmes procédés formels, apparemment en vertu de nécessités de structure»². La recherche de ces relations fondamentales est une tâche difficile, si l'on veut dépasser les intuitions vagues, les rapprochements arbitraires, et cerner avec précision ce qui est proprement linguistique. Les principes de méthode sont clairement soulignés dans le compte rendu du cours de 1949-1950, qui avait pour objet l'étude des principaux types d'énoncés, indépendamment des familles de langues: «Il s'agit en effet de surmonter les trois principaux obstacles qui ont gravement retardé les études de syntaxe générale: 1° la référence, explicite ou inconsciente, à la logique; 2° le recours à des notions subjectives, au nom de l'«évidence»; 3° la considération historique substituée à la description rigoureuse.» Fort de cette méthode, mais

¹ *Problèmes de linguistique générale*, I, p. 222 (art. de 1958).

² *Ibid.*, p. 202 (art. de 1960).

aussi d'un immense savoir et d'une imagination scientifique exceptionnelle, E. Benveniste a jeté une lumière souvent inattendue sur toute une série de questions qui intéressent plus ou moins toutes les langues: nature de la phrase nominale (*La phrase nominale*, 1950), des verbes «être» et «avoir» («Être» et «avoir» dans leurs fonctions linguistiques, 1960), de la phrase relative (*La phrase relative, problème de syntaxe générale*, 1958), du parfait des verbes transitifs (*La construction passive du parfait transitif*, 1952), de la composition nominale (*Fondements syntaxiques de la composition nominale*, 1967).

Tout cela concerne la langue au sens saussurien du terme, système de signes qui s'actualise dans la parole et qui la rend possible. E. Benveniste semble avoir été de plus en plus intéressé par cette mise en œuvre actuelle, dans le discours singulier, de ce système de signes, de plus en plus sensible à ce qu'il y a de mystérieux, et de fondamental, dans cette «conversion du langage en discours», comme il dit dans sa contribution aux *Mélanges Jakobson*³. On lit dans la même page: «L'habitude nous rend facilement insensibles à cette différence profonde entre le langage comme système de signes et le langage assumé comme exercice par l'individu». Il s'est attaché avec une attention toujours renouvelée aux éléments de la langue qui permettent son actualisation dans chaque «instance de discours», ceux que Jakobson a appelés les «embrayeurs», et qui jouent un rôle essentiel dans la «pragmatique» du langage (ce mot, qui se répand aujourd'hui chez les linguistes, n'est pas employé par Benveniste, sauf une fois avec référence à Charles Morris⁴): pronoms personnels, formes temporelles, instruments d'«ostension» («ce, ici, maintenant», etc.). Il est revenu maintes fois sur ces questions, comme dans un grand effort d'analyse et de formulation, depuis le célèbre article sur la *Structure des relations de personne dans le verbe* (1946) jusqu'à l'un de ses derniers. *L'appareil formel de l'énonciation*. (1970); dans l'intervalle se situent *La nature des pronoms* (1956), *De la subjectivité dans le langage* (1958), *Les relations de temps dans le verbe français* (1959), *Le langage et l'expérience humaine* (1965). Ses réflexions sur les notions de personne et de temps dans le langage, sur lesquelles il n'a cessé de méditer, comptent sans doute parmi ses contributions les plus originales.

Elles l'ont amené aussi à développer sa conception de la fonction signifiante du langage et à préciser la place spécifique de la langue parmi tous les systèmes de signes. La perspective sémiologique sur le langage l'a intéressé d'emblée: sa première publication traitant de linguistique générale ne fut-elle pas le fameux article sur *La nature du signe linguistique* (1939), qui suscita bien des controverses et fit couler beaucoup d'encre? Soutenir que le signe est, non pas arbitraire comme le voulait Saussure, mais nécessaire, c'était déjà amorcer une réflexion sur les rapports du signifié (virtuel) et du désigné (actuel), de la signification et de la

³ *Ibid.*, p. 254 (art de 1956).

⁴ *Ibid.*, p. 252 (même art.).

référence. Réflexion silencieuse, mais nourrie de toutes les études intermédiaires, qui devait aboutir plus de vingt ans plus tard à l'élaboration d'une distinction tout à fait originale entre le «sémiotique» et le «sémantique». «Il y a [...] deux propriétés inhérentes à la langue, à son niveau le plus profond. Il y a la propriété qui est constitutive de sa nature d'être formée d'unités signifiantes, et il y a la propriété constitutive de son emploi de pouvoir agencer ces signes d'une manière signifiante. Ce sont là deux propriétés qu'il faut tenir distinctes, qui commandent deux analyses différentes et qui s'organisent en deux structures particulières»⁵. C'est à ces deux propriétés qui sont en rapport respectivement avec la «nature» de la langue (système de signes) et avec son «emploi» (mise en oeuvre dans le discours), que correspondent les notions de «sémiotique» et de «sémantique». «Le signe se définit [...] comme l'unité sémiotique. [...] Chaque signe entre dans un réseau de relations et d'oppositions avec d'autres signes qui le définissent, qui le délimitent à l'intérieur de la langue. Qui dit «sémiotique» dit «intra-linguistique». Chaque signe a en propre ce qui le distingue d'autres signes. Être distinctif, être significatif, c'est la même chose»⁶. En revanche: «L'expression sémantique par excellence est la phrase. [...] Il ne s'agit plus cette fois du signifié du signe, mais de ce qu'on peut appeler l'intenté, de ce que le locuteur veut dire, de l'actualisation linguistique de sa pensée»⁷. Le propre du langage humain parmi tous les systèmes sémiques est d'unir ces deux propriétés et d'être par là susceptible de répondre aux exigences par nature illimitées de la communication. On aperçoit comment dans cette doctrine se rejoignent et se nouent les préoccupations linguistiques les plus profondes de l'auteur. Malheureusement elle n'est exposé explicitement, encore que brièvement, que dans deux de ses derniers articles (*La forme et le sens dans le langage*, 1967; *Sémiologie de la langue*, 1969): il n'a pas eu le temps de la circonstancier et d'en développer les implications qui semblent considérables.

Du moins sa pensée reste susceptible d'inspirer de larges cercles de chercheurs, non seulement de linguistes, mais aussi de spécialistes de toutes les disciplines voisines. En effet, linguiste au sens plein du terme, c'est-à-dire concerné par tous les aspects de l'étude du langage et maître dans toutes les provinces de la linguistique, il ne pouvait pas ne pas s'intéresser aux sciences connexes. Il l'a fait en linguiste, soit pour présenter le point de vue des linguistes aux spécialistes des domaines limitrophes, soit, inversement, pour extraire des travaux de ceux-ci les enseignements utiles à la linguistique. Il a donné plusieurs articles au *Journal de psychologie* (*Actif et moyen dans le verbe*, 1950, *Tendances récentes en linguistique générale*, 1954, *De la subjectivité dans le langage*, 1958), et, à la revue *La psychanalyse*, des *Remarques sur la fonction du langage dans la*

⁵ *Problèmes de linguistique générale*, II, p. 97 (entretien (le 1968)).

⁶ *Ibid.*, p. 222-223 (art. de 1967).

⁷ *Ibid.*, p. 224-225 (même art.).

découverte freudienne (1956), qui constituent une utile mise au point. Il fut, avec C. Levy-Strauss et P. Gourou, l'un des directeurs de *L'homme*, revue d'ethnologie, où il a publié un article sur des *Termes de parenté dans les langues indo-européennes* (1965). Ses études de grammaire comparée et en particulier *Le vocabulaire des institutions indo-européennes* (1969) sont d'ailleurs nourries de connaissances sur les sociétés archaïques. D'autres travaux touchent à la sociologie (*Structure de la langue et structure de la société*, 1970; *Deux modèles linguistiques de la cité*, 1970). Deux articles importants ont paru dans *Les études philosophiques* (*Catégories de pensée et catégories de langue*, 1958, *La philosophie analytique et le langage*, 1963). Au XIII^e congrès des sociétés de philosophie de langue française, réuni à Genève en 1966, E. Benveniste fut chargé de donner la conférence inaugurale sur le langage: le texte a paru sous le titre *La forme et le sens dans le langage* (1967).

Psychologie, ethnologie, sociologie, philosophie, aux côtés de ces disciplines vénérables une nouvelle science vient aujourd'hui prendre place: la sémiotique. Nul n'était plus qualifié pour présider à ses débuts que E. Benveniste. Il avait déjà en 1947 publié une petite étude sur *Le jeu comme structure*. En 1968, un colloque de sémiotique réuni à Varsovie le chargea de constituer une association internationale. En janvier 1969, il convoqua donc à Paris un comité international qui fonda l'Association internationale de sémiotique. Il en fut le premier président et c'est l'article sur *La sémiologie de la langue* qui ouvre le premier fascicule du tome I de la revue publiée par la nouvelle association, *Semiotica*.

Il est impossible de mesurer l'influence de l'enseignement et des travaux d'E. Benveniste. Nombreux, Français et étrangers, sont ceux qui ont écouté ses leçons à l'Ecole pratique ou au Collège de France, plus nombreux encore ceux qui ont lu ses œuvres. Des linguistes de toute discipline et de toute obédience, mais aussi des philologues, des analystes des formes littéraires, des sémioticiens, des ethnologues, des psychologues, bien d'autres sans doute, y ont trouvé des exemples de méthode et des suggestions fructueuses. Si, par choix certainement, il ne fut pas chef d'école, ce fut un maître incomparable qui a ouvert à la recherche des horizons nouveaux. Penseur solitaire, comme l'avait été Saussure, mais travailleur infiniment plus laborieux et plus fécond, il a été comme lui un initiateur et un inspirateur.

Gilbert LAZARD

* * *

E. Benveniste. *Études sur la langue ossète* (Collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris LX). Paris, Klincksieck, 1959. In-8, 165 pages.

Pour la linguistique iranienne l'importance de l'ossète, de ce pilier isolé s'élevant à l'ouest des ruines du monde «scythique», a été depuis longtemps reconnue. Après que H. Hübschmann (*Etymologie u. Lautlehre der ossetischen Sprache*, 1887) et V. Miller (surtout dans *Die Sprache der Osseten, Grundriss d. ir. Phil.* I Anhang, 1903) eurent posé la première pierre d'une description rigoureuse de cette langue, les découvertes successives du sogdien (identifié avec le yagnabi), du khotanais, et du khwarezmien, ont mis à notre disposition d'abondants matériaux de langues iraniennes de l'est et du nord, datant de l'époque moyenne. Si l'on fait abstraction du yagnabi, de tout ce vaste groupe «scythique» l'ossète seul a l'avantage d'être encore une langue vivante et susceptible d'être explorée et contrôlée sur place. Il est donc naturel que des iranisans éminents comme Bailey, Gershevitch, Henning, Morgenstierne, et d'autres, lui consacrent, directement ou indirectement, beaucoup d'attention. En Union Soviétique, V. I. Abaev est en train de reprendre le travail de pionnier de son prédécesseur V. Miller.

Les *Études* de M. Benveniste marquent une étape importante de ces recherches. Outre le mémoire *Études sur la phonétique et l'étymologie de l'ossète* publié en 1956 dans le *BSL* LII, repris dans le livre avec quelques corrections, celui-ci contient les chapitres : Morphologie et lexicologie du verbe. Préfixes et suffixes. Remarques sur le vocabulaire traditionnel.

Parmi les précisions apportées par l'auteur dans le domaine de la phonétique historique (p. 7-43), il faut relever : la distinction des traitements d'ir. *b* et *v*, le dernier apparaissant partout comme *u* consonantique (*w*), tandis que *b* en position fable est continué par la spirante *v* (celle-ci peut aussi refléter un *f* sonorisé) ; le traitement de groupes consonantiques, surtout de *cy-* et *sy-* (*śy-*), distingués en os-

sète (c : s) mais confondus en sogdien (s) ; les métathèses comme ir. *θr* > *rt*, etc.

Chaque mise au point phonétique permet à l'auteur d'établir des étymologies nouvelles, fondées sur son intime connaissance de l'iranien et sur la sûreté de sa méthode.

Les p. 43-72 sont consacrées à des observations d'ordre plutôt lexical ; la structure morphologique et la sémantique du mot s'y trouvent au premier plan. Les solutions concernent parfois tout le domaine iranien et même l'indo-iranien. Le plus souvent le résultat de la démonstration est lumineux jusqu'à l'évidence. Même lorsqu'on ne se sent pas convaincu, comme dans le cas de *bazug* 'bras', que l'auteur fait remonter à une racine verbale *baz* 'étendre', on ne saurait rien reprocher à son raisonnement. Tout au plus désirerait-on que l'analyse morphologique de *baghú-* justifie son sens historique (vr̥ddhi avec suffixe *-u-* ?).

Le chapitre consacré au verbe (p. 73-92) discute la morphologie du verbe 'être', la formation énigmatique du futur ossète, et les présents à nasale, et apporte en outre des observations lexicologiques sur une vingtaine de verbes ossètes.

Au chapitre suivant (p. 93-113) M. Benveniste émet une hypothèse, très tentante, concernant l'existence d'un véritable système de préverbes en ossète:

1° mouvement de l'intérieur vers l'extérieur	<i>a-</i> vu de l'intérieur (ir. <i>a-</i>) <i>ra-</i> vu de l'extérieur (ir. <i>fra-</i>)
2° mouvement de l'extérieur vers l'intérieur	<i>ba-</i> vu de l'extérieur <i>ærba-</i> vu de l'intérieur
3° mouvement de haut en bas <i>ær-</i> vu d'en bas	<i>ni-</i> vu d'en haut (ir. <i>ni-</i>)
4° mouvement de bas en haut	(<i>i</i>) <i>s-</i> vu d'en bas (ir. <i>us-</i> , <i>uz-</i>) <i>ra-</i> vu d'en haut (ir. <i>fra-</i>)

On pense immédiatement à all. *hinaus*, *heraus* ; *hinein*, *herein* ; *hinab*, *herab* ; *hinauf*, *herauf*, mais les valeurs, établies ainsi par oppositions, s'éparpillent en ossète, plus qu'en allemand, sous l'influence sémantique des racines verbales. Il serait désirable de voir le système proposé solidement étayé par des exemples de composés vivants, recrutés parmi les verbes de mouvement.

Sont ensuite discutés les préverbes sans étymologie évidente : *ær-*, *ba-*, *fæ-*. Les deux derniers sont comparés à balto-slave *ba* (particule) et *pa* (*po*), respectivement.

Les remarques sur la suffixation « se proposent d'éclairer par quelques exemples les problèmes que pose la suffixation nominale en ossète par rapport à celle des autres dialectes ». Est intéressante surtout l'analyse du développement sémantique de *uat* 'chambre à coucher ; lit', dont l'étymologie (*vaθa vahaθa*) est irréprochable. Les conditions matérielles et sociales de l'emploi de ce terme nous font supposer un ancien sens 'habitation', identique avec le sens étymologique postulé. Partant de ce sens fondamental on voit le substantif *uat*, employé largement comme second membre de composé, devenir un véritable exposant de noms

de lieu (*nomina loci*) dénominatifs pour développer ensuite le sens spécial de « ruine de qc.» (= «lieu où était qc.»).

Dans le dernier chapitre (p.115-143) l'auteur s'intéresse aux traits généraux du vocabulaire ossète. Les vocables caractéristiques de l'iranien ont dans la plupart des cas été renouvelés en ossète tandis que les formes anciennes, pour peu qu'elles se conservent, sont reléguées à un plan secondaire. De l'autre côté, en face de nombreux emprunts faits aux langues voisines, comme le géorgien, le russe, etc., il n'y a d'après l'auteur que deux mots susceptibles d'avoir été empruntés à une culture iranienne ancienne : *farn* 'paix, bonheur, richesse', cf. av. *x^varənah-*, et iron *nystwan*, digor *nistawæn* 'testament', cf. v. perse *ništavan-*.

Mais l'importance, pour les études iraniennes, du lexique ossète est révélée surtout par le fait que son analyse nous empêche de poser un signe d'identité entre iranien et mazdéen. Ayant parcouru les noms de personnages et d'êtres surnaturels, le vocabulaire des croyances, des cérémonies, et de l'organisation sociale des Ossètes, l'auteur arrive à la conclusion que "rien de tout cela n'évoque de parallèle iranien. C'est bien plutôt dans les sociétés voisines du Caucase qu'on trouvera des analogies".

Le contenu de cet ouvrage riche et condensé est une contribution substantielle à la philologie iranienne. Et l'index ossète, p. 147-154, peut être considéré comme un véritable supplément au dictionnaire étymologique de cette langue.

J. KURYŁOWICZ

Paris, le 23 Avril 1960

1 rue Monticelli
Paris 14e

Cher Professeur Abaev,

Je voudrais vous remercier vivement des publications que vous m'avez envoyées récemment, notamment votre grammaire ossète, dont je tirerai certainement grand profit, et votre article de l'Archi Orientalni que je regrette de n'avoir pas connu plus tôt ; j'y ai trouvé des idées sur la culture ancienne des Scythes assez voisines de celles que j'ai moi-même soutenues.

Je présume que vous avez reçu mon livre sur l'ossète. Votre nom y est cité à chaque page, et chacun peut voir combien j'ai utilisé votre dictionnaire russe ossète et votre Os. Jazyk i Folklor dont, heureusement pour moi, une de nos bibliothèques possède un exemplaire. Il est grand dommage que j'aie connu si tard votre Dictionnaire étymologique. Un concours de circonstances fâcheux a fait que j'en ai ignoré l'existence jusqu'à la fin de l'année dernière : c'est seulement au début de Novembre 1959 que la Société de Linguistique l'a reçu avec un certain nombre d'autres ouvrages de Moscou. Je ne pouvais plus ni m'en servir pour mon livre, qui était à la veille de paraître, ni même l'annoncer dans notre Bulletin dont le fascicule comptes rendus était déjà prêt pour l'impression.

Permettez-moi de recourir à votre obligeance pour deux ou trois questions pratiques. Je ne connais pas les habitudes des revues soviétiques en ce qui concerne les comptes rendus de livres. Aucun exemplaire de mon livre n'a encore été envoyé en URSS pour recension. Je serais heureux de recevoir de vous une courte liste des revues susceptibles de l'annoncer, avec les adresses.

Je vous serais également reconnaissant de me dire à quelle adresse je pourrais atteindre deux jeunes linguistes qui m'ont envoyé leurs publications : V.V. Ivanov et Andreev.

Avec tous mes souhaits pour vos travaux, qui ont donné une si grande impulsion aux études ossètes, je vous prie d'agréer mes sentiments sincères,

Ehrenreiste